

PERROTIN

Iván ARGOTE

Transfuge,

Virée pragoise

July 2025

Ouverture de la Maison atelier Lurçat

5, Villa Seurat, 75014 Paris
academiedesbeauxarts.fr

De Jean Lurçat (1892 – 1966), on retient souvent *Le Chant du monde*, vaste cycle de dix tapisseries conçu après la guerre en réponse à *L'Apocalypse* d'Angers. On connaît moins la maison-atelier qu'il occupa dès 1925 au 5 Villa Seurat, construite par son frère André, au cœur d'une impasse parisienne paisible où plusieurs artistes majeurs du XX^e siècle se sont installés : Salvador Dalí, Chaïm Soutine, Chana Orloff... Tous ont laissé dans leur sillage un *Genius Loci* sensible et perceptible. Restée longtemps fermée, la maison-manifeste du modernisme, où la clarté du verre répond à l'opacité - ouvre au public à l'occasion de son centenaire, après cinq ans de restauration menés par l'Académie des Beaux-Arts sous la direction de Jean-Michel Wilmotte. Volumes, tapisseries et mobilier intégré y ont été soigneusement préservés. Et dans la continuité d'un quotidien travaillé par l'art, cette villa aux lignes claires, nichée dans le XIV^e arrondissement, fut pour Lurçat un refuge, à la fois discret et habité.

—MAUD DE LA FORTERIE

ANNA-EVA BERGMAN & HANS HARTUNG

We'll never be parted
Jusqu'au 13 octobre,
Kunsthalle de Prague,
kunsthallepraha.org

IVAN ARGOTE

Radical Tenderness
Jusqu'au 7 septembre,
Galerie Rudolfinum,
Prague,
galerierudolfinum.cz



Wild Flowers, Augustus: A Chest, 2024,
Iván Argote. Bronze, wild flowers and local
weeds and soil; bronze: H 61 cm x L 121 cm
x D 59 cm, vegetation: variable dimensions
© Courtesy of the artist and Perrotin.

Virée pragoise

À Prague, deux expositions retracent la vie du couple **Hans Hartung et Anna-Eva Bergman** et le parcours de l'artiste **Ivan Argote**.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Qu'est-ce qui relie l'artiste contemporain Ivan Argote et le couple d'artistes historiques Hans Hartung et Anna-Eva Bergman ? Rien si ce n'est le vieux pont de pierre de Prague qu'il faut parcourir à pied pour aller de la Galerie Rudolfinum à la Kunsthalle de Prague, deux lieux qui accueillent cet été les trois artistes représentés par la galerie Perrotin. Autre point commun. Et puis il y a peut-être ce titre choisi par Ivan Argote, *Radical Tenderness*, pouvant faire écho à celui de l'exposition rassemblant pour la première fois les œuvres de Hans Hartung et Anna-Eva Bergman, indiquant « Et nous ne serons jamais séparés ». De la tendresse dans les deux cas. Et de la radicalité. Dans la pureté des lignes et le profond sacrifice à la vie d'artiste pour le couple Hartung-Bergman dont l'histoire d'amour, digne d'un roman, unit cet Allemand qui perdit sa jambe en combattant dans la Légion étrangère contre son camp pendant la Seconde Guerre mondiale, avant de retrouver une deuxième fois, et pour toujours, la peintre norvégienne Anna-Eva Bergman qui l'avait quitté sur les rivages de Minorque peu avant la guerre. À travers des photographies, des dessins et des peintures prêtés par la Fondation Hartung-Bergman, l'exposition à la Kunsthalle de Prague conte ce cheminement où l'amour de l'art décida du destin amoureux des deux artistes, à moins que ce soit l'inverse. Si les abs-tractions vaporeuses d'Hartung n'ont

rien en commun avec celles, placides et scintillantes de Anna-Eva, l'exposition révèle cependant le même désir de sublimer l'infini de l'horizon. « Des paysages intérieurs » comme le souligne en parallèle une exposition à la Fondation Hartung-Bergman à Antibes. Parfois même, dans les photographies d'Hartung, les cadrages et les galets minimalistes de Anna-Eva semblent émerger, comme autant de clins d'œil ou de vœux amoureux. À la Galerie Rudolfinum, Ivan Argote, lui, nous happe par sa tendre façon de retraçant quinze années de création. Une exposition comme une rétrospective, la plus grande qu'il ait jamais eue en institution. On y retrouve son esprit savamment impertinent. Voici ses photographies de statues de puissants colonisateurs qu'il a pour certaines déboulonnées. Ainsi le Général Gallieni s'est promené dans Paris, Christophe Colomb dans Madrid, alertant les journaux locaux et même les municipalités. Malicieux canular à la portée politique d'une efficacité redoutable. Car le Colombien basé à Paris, qui était exposé à la Biennale de Venise l'an dernier et vient d'inaugurer une sculpture sur la Highline de New York, n'en est pas à son premier fait d'armes et a de qui tenir. Les manifestations politiques et le syndicalisme, c'est de famille ! Toutes ces œuvres sont alors pensées pour l'espace public, le plus politique qui soit. Renversement des symboles historiques d'autorité qu'il imagine en ruines envahies par de la végétation, déchéance des conquistadors, questionnement sur la sacralité du musée qu'il souhaiterait plutôt en jardin, place publique ou espace de négociation. S'amusant, il pose, dans le majestueux escalier de la Galerie, comme s'il était un politicien reconnu. Sous le costume, le révolutionnaire couve et fait mouche !



Exposition Hartung-Bergman. Photo : Vojtech Veskrna.



Double I, 2024, Rita Ackermann
Acrylic, oil, crayon and
silkscreen on canvas
190.5 x 213.4 cm / 75 x 84 in
© Rita Ackermann. Courtesy
the artist and Hauser &
Wirth. Photo: Dario Lasagni

**RITA
ACKERMANN**
Doubles
Jusqu'au 4 octobre.
Hauser & Wirth Paris,
hauserwirth.com

Lovely Rita

Viscérale et complexe, explosive et somptueuse : la peinture de **Rita Ackermann** exposée chez **Hauser & Wirth** ne laisse pas l'œil indifférent. Aussi remarquable qu'inépuisable.

PAR DAMIEN AUBEL

Quelle moustiquaire à la trame grisâtre est-on en train de descendre ? Quel suaire cendré s'abaisse ainsi sur les silhouettes nues, féminines, fraîchement nubiles – moins sériel post-orientaliste que *pyjama party* aux couleurs gauguiniennes, sans doute vicieusement irrévérencieuse, – de ces deux grandes toiles qui occupent, respectivement, la première et la huitième places de la série *Doubles* ?

Au premier passage (la succession des œuvres de Rita Ackermann, brutales et instantanées comme un coup de poing, détaillées et bruisantes comme les remous d'un phénomène naturel ou de la mémoire, exige l'allée et la venue réitérées) – au premier passage, donc, l'œil – sans doute parce que tout ce qui ressemble à une paupière arrête le regard – remarque la taie qui s'étend, voire se démultiplie sur certaines toiles, pour prendre une teinte bleue sur *ScreenColors I*.

On discernera peut-être dans cette couche translucide, obstacle et vitre tout à la fois, quelque chose comme un emblème de la toile peinte. Cette surface paradoxale qui bloque la lumière tout en laissant celle-ci jouer ses mille jeux – ne serait-ce que dans les couleurs, dans ce stupéfiant bleu qui est celui de Rita Ackermann.

Mais ces voilages, mais ce bleu, justement : je songe moins à Godard ou Virilio, dont l'artiste, Hongroise d'origine (elle est née à Budapest en 1968), New-yorkaise d'adoption, est férue, qu'à ces lignes de Marguerite Duras (*Détruire dit-elle*) : « Des rideaux bleus ont été abaissés sur les baies.

Sa table est dans la lumière bleue des stores. Ses cheveux en sont noirs. Ses yeux en sont bleus. ».

La peinture de Rita Ackermann – qui fait parfois penser à une Martha Jungwirth qui aurait troqué le rose pour le bleu, ou à un De Kooning en plus concentré – produit un effet analogue aux « rideaux bleus ». Elle filtre le monde, le révèle sous un certain jour.

Nouvelle allée et venue. Cette fois, on regarde tous les tableaux, et tous donnent la sensation qu'on se trouve de l'autre côté d'on ne sait quel voile. Cette sensation, grisante et terrifiante, troublante et sans appel, d'être le témoin d'une révélation. Si celle-ci se donne par la peinture, et par la seule intuition de la perception, il serait ridicule et vain de prétendre la traduire en mots. Mais on peut, à défaut, en suggérer la teneur.

Ces silhouettes, parfois à peine visibles, dupliquées et redupliquées, à des états variés de consistance et de présence, comme si l'individualité importait moins qu'une essentielle ressemblance transcendant les traits et l'enveloppe charnelle ; ces fougueuses et substantielles cinglures de couleurs qui bouillonnent, se convulsent, explosent ; cet enchevêtrement, cet entremêlement qui est celui d'une profusion secouée (c'est ainsi peut-être qu'un poète antique s'imaginerait une cosmogonie affolée, tourbillonnante) : il y a ici des forces d'une rare puissance. Quelque chose d'une violence essentielle, créatrice ou destructrice, on ne sait pas trop bien, qui traverse tous les corps – éclate librement, impétueusement, sur la toile.